

La Gazette littéraire

Ce numéro ne doit pas être vendu séparément

Hommage à M. Edmond Jaloux

1948

Aujourd'hui 19 juin, M. Edmond Jaloux fête à Paris, où il accomplit ses devoirs de membre de l'Académie française, le soixante-dixième anniversaire de son âge. Pour beaucoup d'hommes de lettres, cette date marquerait sinon le terme de leur carrière du moins l'heure d'une retraite plus ou moins discrète, subie sous le poids de l'âge. Pour lui qui nourrit tant de projets et qui poursuit la composition de sa magnifique introduction à l'histoire de la littérature française, ce n'est qu'une étape parmi celles d'une existence laborieuse dont la continuité tranquille force l'admiration.

Qu'il soit permis à un homme ayant voué de longue date à M. Jaloux la plus affectueuse admiration, de relever tout de même l'importance et la portée de l'événement et de

situé en marge de l'univers immédiatement visible.

Voilà pourquoi, critique littéraire enthousiaste d'une espèce aujourd'hui quasi unique et qui s'éteindra sans doute avec lui, il sait être encore le romancier des impondérables, des souffrances obscures, du rêve même. Ce qui ne lui interdit pas, lorsqu'il le juge nécessaire, de se transformer en témoin pénétrant de tel groupe humain dépeint alors sous l'éclairage le plus impitoyable.

☆☆☆

Ce don des transformations et, surtout, des incarnations multiples, ne laisse pas de troubler quelques-uns de ses lecteurs. Notre époque, ignorante, brutale et simpliste, pardonne malaisément à un écrivain la faculté de se



définir quelques-unes des constantes de cette vie entièrement vouée à l'art.

L'un des maîtres de notre ami, Henri de Régnier, faisait un jour, dans l'avant-propos de quelque roman, allusion au plaisir inutile et délicieux de la littérature. C'était là l'indice d'une pudeur ironique bien dans la manière du poète des Jeux rustiques et divins. Edmond Jaloux, lui, ne fit jamais la moindre façon avant de confesser le goût décidé, l'amour passionné, la ferveur, enfin, qui l'étreignirent dès sa prime jeunesse face à la littérature. Elle revêtait à ses yeux et elle revêt encore un prestige intact. Francis de Miomandre a des mieux expliqué la nature de cette sorte de culte. En effet, l'existence quotidienne et les livres apportaient au jeune Edmond Jaloux retiré dans la quiétude de sa demeure marseillaise, « l'indispensable argile qu'il s'agissait aussitôt pour lui de façonner en œuvre d'art ».

Et non seulement le débutant se penchait avec une dévorante curiosité sur le secret des caractères, sur le mystère inouï de l'âme humaine, sur les couleurs et sur les formes, mais il demandait aux ouvrages des autres écrivains les témoignages précieux de la vie imaginée ou sentie par des artistes de partout.

Edmond Jaloux a lu à peu près tout ce qui mérite d'être lu, gravant dans sa prodigieuse mémoire les enseignements de romanciers, de poètes, de penseurs des quatre points cardinaux. De Shakespeare à Calderon; des chanteurs exotiques aux sages de l'Asie, la proche et la lointaine; des grands romanciers anglais aux chefs de file des lettres slaves ou américaines; des gens du sud aux nordiques; des anciens et des modernes, d'Eschyle à Giraudoux, en un mot, rien qui ne lui soit familier, partie de son être, alvéole précieuse de sa sensibilité, champ d'une expérience infatigablement poursuivie. Tout cela représente en son esprit non une manière de trésor abstrait où il se réserve de puiser dans la mesure où il lui demeure possible de se souvenir, mais un parc aéré, sillonné de larges sentes et dont aucun compartiment ne lui apparaît jamais interdit ou perdu. Là réside le secret de son incroyable éclectisme, là s'orne, se nourrit, se réchauffe et se colore un art de la conversation littéralement sans limites. Là, l'écrivain découvre les matériaux qui lui permettent constamment de se créer un monde enchanté

révéler tour à tour balzacien, dostoïewskien, baudelairien, disciple de Marivaux, séide de Jean-Paul Richter, petit-neveu de Musset, admirateur de Sterne et de Sheridan, continuateur de Gozzi, mainteneur des féeries mélancoliques à la Heine, reflet intermittent d'Edgar Poe et de Thomas Hardy.

Autant non de déguisements mais de pincesaux, de palettes, de couleurs qu'un même et seul écrivain juge indispensables à l'heure de broder sur ce thème infini: vie secrète ou perceptible de l'être humain. Edmond Jaloux s'en est expliqué dans *Essences* (1) lorsqu'il écrivait: « Tous les hommes qui possèdent une valeur véritable auraient pu jouer un rôle à n'importe quel moment de l'histoire, ayant en eux de quoi prendre les formes les plus diverses; les médiocres seuls sont bien de leur temps et ils ne sont que de leur temps. »

☆☆☆

Ce qui précède ne doit pas et ne peut pas propager la légende d'un Jaloux hautain, d'un mandarin inaccessible, d'un prêtre nourri de suc rares, appliqué à célébrer, dans une chapelle réservée, des rites égotistes. La réalité est fort différente.

Si souvent blessé par la sottise ambiante, par l'amertume affreuse de la vie considérée telle qu'elle est, Edmond Jaloux sait se montrer le causeur le plus spirituel qui soit. Son humour, ses réparties, sa raillerie amicale ont conquis déjà force interlocuteurs qui, de prime abord, perdaient, devant lui, toute aisance et tout naturel. Le Dante et Ramayana; la dernière histoire de fantôme anglais; la plus belle page de Charles Morgan; la dernière excentricité de Picasso, tout cela, certes, captive, alarme ou amuse Edmond Jaloux. Mais pas davantage — et souvent beaucoup moins — qu'un coucher de soleil au large de Lutry, qu'un flacon de vin vaudois, voire valaisan, que les vertus et les grâces de l'amitié, que les ivresses infinies du loisir.

Il est juste de rendre en outre, en ce samedi 19 juin, un hommage de gratitude non à un « hôte fidèle » du pays de Vaud seulement, mais à celui qui sait si lucidement en discerner l'âme et le visage, et nous désigner toujours, sans jamais attenter au tact, la route des hauteurs.

Jean Nicollier.

(1) Le Cheval ailé, Genève.

De quoi s'agit-il pour M. Chautemps ?

Sous le contrôle du Front populaire, de liquider l'« expérience » Blum...

Ce ne sera pas com-mode...

IS

LE PREMIER CONSEIL DE CABINET DU MINISTÈRE CHAUTEEMS

Les membres du gouvernement se sont réunis hier matin, en Conseil de Cabinet à l'hôtel Matignon : Prise de contact, premiers échanges de vue sur la situation, exposé, par M. Camille Chautemps, des grandes lignes de la déclaration ministérielle.

Avant d'aborder l'examen des problèmes que la situation impose, le nouveau président du Conseil remercia MM. Léon Blum et Edouard Daladier du concours qu'ils lui avaient apporté pour dénouer heureusement et rapidement la crise. Puis M. Chautemps trace les grandes lignes de la déclaration ministérielle qui peuvent se résumer en ces termes :

Ce que contiendra la déclaration ministérielle

— Reconstitution gouvernementale et parlementaire du Front populaire.

— Maintien des réformes acquises et continuation du programme de juin 1936 « dans une atmosphère de paix civile et de travail ».

— Annonce d'un plan de redressement financier comportant :

d'une part le vote de mesures destinées à rendre de l'aisance à la Trésorerie ;

d'autre part, l'adoption d'un large projet visant à assurer parallèlement et par paliers la reprise économique et l'assainissement budgétaire.

— Continuation de la politique extérieure de sécurité collective fondée sur une étroite collaboration des démocraties française et britannique.

Lundi, aussitôt après l'arrivée de M. Georges Bonnet, un deuxième Conseil de Cabinet sera consacré à l'étude du projet de redressement financier, en même temps qu'à la mise au point de la déclaration ministérielle.

Enfin, mardi matin, un Conseil des ministres approuvera les termes de ce document qui sera lu l'après-midi à la Chambre par M. Camille Chautemps, au Sénat par M. Léon Blum.

Le décret d'application des 40 heures dans l'hôtellerie paraît ce matin à l'Officiel.

(VOIR A LA 3^e PAGE.)

L'escadre française manœuvre en Méditerranée

Bône, 24 juin. — Après des manœuvres de nuit en liaison avec les batteries côtières et le 3^e tirailleurs, les croiseurs Tourville et Duquesne, les contre-torpilleurs Lion, Maillé-Brézé, les sous-marins Iris, Vénus, Vestale, Atalante et Aréthuse, sont entrés dans le port.

Les contre-torpilleurs Kersaint et Cassar sont attendus.

Ces unités séjourneront à Bône jusqu'au 29 juin. (Havas.)

La réception sous la Coupole de M. Edmond Jaloux

L'ÉLOGE DE PAUL BOURGET

Réception plus littéraire que mondaine et où tout se passa dans le domaine en quelque sorte privé des lettres, comme pour montrer que l'Académie n'oublie pas la littérature française.

Coupole surchargée d'auditeurs comme à l'habitude. Et quand M. Georges Lecomte, qui préside, et M. René Doumic, en beaux habits verts, sont installés au bureau, on salue l'entrée de M. Edmond Jaloux, vigoureux, entre ses deux jaloux parains : MM. Maurice Donnay et Henry Bordeaux. Le récipiendaire s'installe devant le micro d'acier, qui va porter son discours au dehors, et, tout de suite, il remercie l'Académie de l'avoir élu et commence à nous dire la vie de son prédécesseur, de son maître et ami Paul Bourget, depuis ses deux ans, l'âge, hélas ! où il perdit sa mère. A vingt ans, il avait connu la guerre et la Commune, et c'est alors qu'il publia son premier volume de vers, où s'exprime déjà sa nature : « Il était à la fois poète et philosophe, moins métaphysicien d'ailleurs dans sa philosophie que moraliste et psychologue ».

Paul Bourget devait beaucoup aux livres et voyait souvent la vie au travers de leurs images. L'orateur le définit ainsi :

« Quelque désir qu'il ait eu de rester vrai, Paul Bourget n'a jamais pu se défendre d'envelopper ses modèles d'une sorte de velouté qui appartient à la poésie. Il était romanesque dans ses goûts les plus profonds ; ce qui ne consiste pas à montrer des circonstances fallacieuses ou des événements mensongers, mais à ne pas dégager tout à fait ce que

l'on pense, ce que l'on fait et ce que l'on peint de l'atmosphère de rêve dans laquelle on l'a primitivement conçu... »

On n'échappe pas d'ailleurs à sa nature, et après ses premiers vers, déjà graves, sa pensée se tourne vers ces « Essais de psychologie contemporaine » qui parurent de 1883 à 1885 et qui fixèrent sur lui l'attention des écrivains et des penseurs. C'est alors qu'il se tourna vers le roman pour les raisons que nous dit l'orateur :

« Paul Bourget s'était déjà exprimé par la poésie et par la critique. Il est



M. Edmond Jaloux, qui a été reçu à l'Académie Française, photographié chez lui en costume d'académicien.

resté, jusqu'à la fin, fidèle à cette dernière, mais il lui fallait maintenant accomplir ses ambitions intellectuelles dans la forme qui lui paraissait la plus complète, la plus difficile et en même temps la plus passionnante de toutes : le roman. Il l'avait toujours aimé, il l'avait aimé d'instinct, comme tous ceux qui sont destinés à lui consacrer leur existence. Il l'aimait parce qu'il aimait à la fois la vie et la pensée et que le roman est une façon de créer les rapports de la vie et de la pensée... »

C'est en 1884 que paraît son premier roman *L'Irréparable*, et, ajoute M. Jaloux :

« De cette année à celle qui précédera sa mort, pendant cinquante ans, Paul Bourget publiera des romans et des recueils de nouvelles, tant grandes que petites. Au milieu de son œuvre, cette imposante chaîne de livres forme une sorte de véritable massif central. Nous en distinguons les sommets spirituels, ces hauteurs où se forment les tempêtes de la passion et battent les grands coups d'ailes de la foi : *Crime d'amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *Le Disciple*, *Cosmopolis*, *Une Idylle tragique*, *L'Étape*, *L'Émigré*, *Le Démon de Midi*, *Le Sens de la Mort*, *Nos Actes nous suivent...* »

Les romans de Paul Bourget sont des sortes de tragédies en prose où il met en scène les hommes de son temps, et surtout lui-même avec sa nature scrupuleuse. L'auteur analyse fidèlement cette nature complexe :

« En 1889, Paul Bourget publiait *Le Disciple*. Quand il m'arrive de rencontrer des hommes qui ont fait alors leur entrée dans la vie et lorsqu'ils me parlent de ce livre, ils le font comme s'il s'agissait d'un événement de leur destin. En incarnant, dans une de ces confessions conformes à la tradition de notre roman d'analyse, le drame de conscience de l'homme d'après guerre, — de l'après guerre de 1871. — partagé entre la découverte de la science rationaliste et les réalités nouvelles auxquelles il devait se plier, Paul Bourget écrivait un des plus grands romans français ; mais il poussait un cri d'alarme et, d'autre part, il indiquait que chez lui le moraliste allait l'emporter sur le conteur, et le philosophe sur le poète. »

M. Edmond Jaloux nous montre Paul Bourget vivant dans un temps où l'on croyait à la toute puissance de

